

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- |                                     |   |                                     |   |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/>            | Coloured covers /<br>Couverture de couleur  | <input type="checkbox"/>            | Coloured pages / Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers damaged /<br>Couverture endommagée   | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers restored and/or laminated /<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée   | <input type="checkbox"/>            | Pages restored and/or laminated /<br>Pages restaurées et/ou pelliculées   |
| <input type="checkbox"/>            | Cover title missing /<br>Le titre de couverture manque  | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured maps /<br>Cartes géographiques en couleur  | <input type="checkbox"/>            | Pages detached / Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)  | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured plates and/or illustrations /<br>Planches et/ou illustrations en couleur   | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /<br>Qualité inégale de l'impression  |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /<br>Relié avec d'autres documents  | <input type="checkbox"/>            | Includes supplementary materials /<br>Comprend du matériel supplémentaire   |
| <input type="checkbox"/>            | Only edition available /<br>Seule édition disponible  | <input type="checkbox"/>            | Blank leaves added during restorations may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from scanning / Il se peut que<br>certaines pages blanches ajoutées lors d'une<br>restauration apparaissent dans le texte, mais,<br>lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas<br>été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin / La reliure serrée peut<br>causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la<br>marge intérieure. |                                     |   |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /<br>Commentaires supplémentaires:  |                                     | Pagination continue.  |

# LE MONDE ILLUSTRÉ

2ème année, No 93 — Samedi, 13 février 1886  
Bureaux 30, rue St-Gabriel, Montréal

LE No. 5 CENTS

ABONNEMENTS :  
Six mois : \$1.50. — Un an : \$3.00



M. de Freycinet (Affaires étrangères).



M. Sarrien (Intérieur).



M. Demôle (Justice).



M. Sadi Carnot (Finances).



Amiral Aube (Marine et Colonies).



Général Boulanger (Guerre).



M. Goblet (Instruction publique et Cultes).



M. Baihaut (Travaux publics).



M. Develle (Agriculture).



M. Granet (Postes et Télégraphes).



M. Lockroy (Commerce et Industrie).

LE NOUVEAU MINISTÈRE.

## LE MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 13 février 1886

## SOMMAIRE

TEXTE : Entre-nous, par Léon Ledieu.—Un mot à Reine, par Hermance.—Poésie : La glissoire, par Noël Pays.—Le nouveau ministère.—Notes et impressions.—La Porteuse de Pain (suite)—L'art de bien vivre.—Un conseil par semaine.—Récréations de la famille.

GRAVURES : Portraits des membres du nouveau ministère français.—Amusement d'hiver : La glissoire.—Gravure du feuilleton.—Louis Cyr, l'hercule canadien.—Rébus.

## Primes mensuelles du "Monde Illustré"

1 <sup>re</sup> Prime	\$50
2 <sup>me</sup> "	25
3 <sup>me</sup> "	15
4 <sup>me</sup> "	10
5 <sup>me</sup> "	5
6 <sup>me</sup> "	4
7 <sup>me</sup> "	3
8 <sup>me</sup> "	2
86 Primes, à \$1	86
<b>94 PRIMES</b>	<b>\$200</b>

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

## NOS PRIMES

Les personnes qui ont des numéros gagnants du dernier tirage voudront bien faire leurs réclamations de suite.

La liste des primes payées sera publiée la semaine prochaine.

## ENTRE-NOUS



IVE le Trappeur!

Cette exclamation m'est arrachée par l'enthousiasme dont j'ai été saisi dimanche dernier, à l'excursion du club d'azur à Saint-Hyacinthe.

Le comité de réception avait bien fait les choses et tout a marché à souhait.

Le Trappeur est toute une institution.

Que l'idée de voyager lui passe par la tête, il peut organiser un concert n'importe où. Il a son corps de musique, presque sans rival dans tout le pays. Il possède un corps d'orphonistes très distingués et des solistes renommés, parmi lesquels il nous suffira de citer : MM. H. Saint-Louis, T. Trudel, Marié, etc. Il compte aussi dans ses rangs nombre d'orateurs et de citoyens les plus notables de Montréal.

Le Trappeur travaille autant de la tête que des jambes, et ce qu'il entreprend il le fait toujours avec succès.

Bravo ! les Trappeurs.

\* \* \*

Laissez-moi rapporter les paroles pleines de bonté et d'esprit, prononcées par M. le curé La-rocque, dans la cathédrale de Saint-Hyacinthe, à la messe à laquelle assistaient les Trappeurs :

"C'est avec un profond sentiment de bonheur, dit-il, que je vois en ce moment un si grand nombre de visiteurs de Montréal prosternés au pied des saints autels. C'est avec émotion que je constate que, tout en vous livrant au plaisir d'un voyage, vous commencez par venir adorer Dieu et le prier de bénir vos délassements. La quête qui se fait aujourd'hui est pour les pauvres, et différents membres du club ont exprimé le désir de la faire eux-mêmes. Je les en remercie du fond du cœur.

"L'Eglise ne s'oppose pas à la formation de ces associations qui ont pour but de se grouper, et ont aussi entre autres résultats celui de fortifier le corps et de développer l'intelligence. Il est bon qu'un esprit sain ait à son service des bras vigoureux et des poitrines solides. L'Eglise encourage même ces sociétés dont le but est honnête, et qu'il ne

faut pas confondre avec d'autres associations qu'elle réprouve."

Le Trappeur est, en effet, un club de premier ordre, dont le but est noble, puisqu'il consiste dans le rapprochement, le groupement des jeunes gens actifs et intelligents.

\* \* \*

Nous avons eu peu de discours, mais ils étaient bons. Je préfère la qualité à la quantité.

Après la messe, on se rendit dans la salle de l'Hôtel-de-Ville, où M. Dessaulles, maire, souhaite la bienvenue aux Trappeurs, au nom des citoyens de la ville de Saint-Hyacinthe. "Soyez donc les bienvenus, messieurs, dit-il en terminant, et j'espère, j'ai même la certitude que vous emporterez un bon souvenir de notre ville, de même que nous nous rappellerons votre visite avec plaisir."

M. J.-M. Fortier, président du club, répondit d'une manière très heureuse, et M. H. Saint-Louis, un des vice-présidents du club, lui succéda et fit un de ces discours pleins d'humour et d'esprit dont il est coutumier.

M. O. Desmarais, avocat, président du club des raquetteurs de Saint-Hyacinthe, présenta aux Trappeurs de Montréal, au nom du comité conjoint des deux clubs de la ville, une adresse à laquelle répondit M. Paul Martineau, vice-président du Trappeur, de Montréal.

Il annonça avec regret qu'il est forcé de prendre la parole au nom et place de Son Honneur le Maire de Montréal, qui est malheureusement atteint d'une grave indisposition et se trouve forcé de garder la chambre, chez M. Desmarais, avocat. La fatigue, le froid et le voyage ont abattu M. Beaugrand, et il vient d'être pris d'une attaque d'asthme très violente.

Le concert qui eut lieu le soir fut un splendide succès.

\* \* \*

Samedi dernier, vers minuit, un phénomène étrange s'est produit dans le firmament.

Je ne l'ai pas vu, mais comme j'ai lu la nouvelle dans un journal sérieux, je ne vois pas de raison de douter du fait.

Une épée lumineuse a paru tout à coup dans le ciel.

Si j'étais superstitieux, je verrais dans ce phénomène astronomique un signe précurseur de guerre, et il faut avouer qu'il ne serait pas difficile de le prouver.

Il me suffirait pour cela de citer la proclamation que vient de lancer Abdullah, successeur du Mahdi, avant d'entreprendre l'invasion de l'Égypte :

"Salut d'Abdullah, serviteur du Tout-Puissant et chef des croyants, aux habitants du Soudan qui croient au prophète et observent rigoureusement ses lois ! Que Dieu vous bénisse et vous protège ! Vous savez tous que le dernier envoyé du prophète, Mohamed-Achmed, avant de quitter ce monde, m'a désigné, moi, son indigne serviteur, pour son successeur, et m'a ordonné de continuer la lutte contre les infidèles jusqu'à ce qu'ils soient complètement anéantis et qu'il n'en reste plus un seul ni au Soudan ni en Égypte.

"Le temps est venu de remplir cette mission, afin que Dieu, son prophète et son mahdi puissent bénir leur serviteur et le combler de leurs faveurs. Saignez-vous les reins, vous, les vrais croyants, saisissez vos armes, quittez vos chevaux, vos champs et vos troupeaux, et allez combattre l'infidèle et ses alliés. Le prophète a dix mille anges qui lutteront à ses côtés, et l'ennemi sera exterminé. Si vous persistez dans la lutte, vous serez reçus dans le jardin de Dieu, où vous verrez le prophète lui-même. Soulevez-vous contre les infidèles ; ne craignez ni leurs fusils ni leurs canons. Que peuvent-ils contre Dieu et son prophète ? Dieu est avec nous et satan avec nos ennemis, qui seront frappés d'aveuglement jusqu'à ce qu'ils soient anéantis."

Ainsi, la chose est très claire : satan est avec les Anglais qui, eux-mêmes, soutiennent que Belial se trouve dans le camp arabe.

\* \* \*

Il n'y a pas six mois, je vous prédisais une révolution en Angleterre, et d'aucuns m'ont traité de pessimiste : je leur ai répondu d'attendre et d'êtu-

dier un peu la situation politique et économique de la Grande-Bretagne pour se convaincre de la vérité de mon avancé.

Or, voici que l'événement semble vouloir me donner raison.

Lundi dernier, les socialistes ont fait une démonstration, nous dit le télégraphe, dans les rues de Londres.

Cet euphémisme me plaît.

Les émeutiers ont envahi la résidence de M. Morley et y ont tout brisé. Le club Devonshire et l'hôtel Hatchett ont été saccagés. Les buvettes ont été pillées et toutes les boissons consommées sur place.

Les socialistes, au nombre de cinquante mille, ont tout cassé sur leur passage. Ils provoquaient la police et se portaient même à des assauts sur les gardiens de la paix.

Une simple démonstration, quoi !

Les révolutionnaires se sont rendus maîtres de toutes les rues dans lesquelles ils se sont engagés. La police dit que la présente génération n'a jamais été témoin d'un pareil désordre.

Détail assez significatif : *Tous les émeutiers étaient anglais.*

Deux cents magasins des rues Amby et Oxford ont été pillés.

\* \* \*

On affirme que les ouvriers ne se sont pas mêlés aux perturbateurs, mais je crois qu'ils pourraient bien se joindre à eux d'ici à peu de temps.

Dans la partie Est de Londres, il y a environ quarante pour cent des ouvriers qui chôment. Les Workhouses sont encombrés d'ouvriers respectables qui, par suite du chômage, ont été contraints pour la première fois d'aller frapper à la porte des maisons de secours.

La faim est mauvaise conseillère, selon le dicton, et il faut s'attendre à une explosion de colère d'un jour à l'autre.

Il est évident que le pain venant à manquer chez eux, les ouvriers en chercheront ailleurs. Ils lèveront les yeux et s'apercevront que la répartition des fortunes et de la propriété est établie d'une manière injuste, et alors, alors ! ce sera la guerre civile.

\* \* \*

Une réflexion faite dans le télégramme qui nous apporte la nouvelle de l'émeute me plaît infiniment.

"Il n'y a pas eu une seule perte de vie. Il en eut été autrement si la police avait été assez forte pour repousser les émeutiers."

Comment la trouvez-vous ?

Mais cela revient tout simplement à dire qu'en temps de révolution il vaut mieux laisser faire les agitateurs et se croiser les bras.

Ceci signifie également qu'on n'est pas plus sorcier à Londres qu'à Montréal, et que les trente mille gardiens de la grande métropole se sauvent tout aussi bien que ceux des autres villes, quand il n'y a pas moyen de faire autrement.

Ce qui me surprend au plus haut point aussi, c'est de voir que cinquante mille individus, sans armes, aient pu rester maîtres de Londres pendant toute une journée, et que les troupes n'aient rien fait.

Quand on voit une émeute de ce genre se produire dans un pays qui se vante d'être le mieux administré et le plus heureux de la terre, on commence à croire que tous les éloges que se décernent quotidiennement messieurs les Anglais ne valent pas grand chose au fond.

\* \* \*

Il y a quinze ans que nous nous demandons ce que peut bien faire M. l'abbé Tanguay. Il nous avait promis la continuation de son dictionnaire généalogique des familles canadiennes et trois lustres se sont écoulés sans que rien ne soit venu confirmer ces belles promesses. Nous aurait-il oubliés ? allons donc ! Le savant abbé n'oublie pas.

Pendant que nous le calomnions, il fouillait les vieux registres, parcourait avec une infatigable énergie, tous les documents historiques, éparpillés çà et là, des régions glaciales de la Baie-d'Hudson aux rives enchantées du Mississipi, et après quinze ans d'un travail de géant, il nous arrive aujourd'hui avec la seconde pierre de son monument national.

Dans deux ou trois mois, nous aurons le deuxième volume de son grand dictionnaire et avant deux ans 400,000 familles canadiennes pourront retrouver le premier défricheur qui a fait souche pour chacune d'elles.

MM. Senécal & fils, viennent d'être chargés de l'impression de son ouvrage et pas n'est besoin de dire qu'au point de vue typographique, comme au point de vue historique, tout sera parfait.

Ce *livre d'or*, comme disaient les vénitiens, est le plus bel héritage qu'un homme peut laisser à son pays. En effet, il n'y a que le Canada qui peut se vanter de posséder un arbre généalogique complet.

La ville des Doges, les habitants de l'Islande, cette oasis des mers polaires, ont bien leurs tablettes généalogiques, mais d'une manière tout-à-fait imparfaite.

Honneur donc au Canada et au savant abbé !

\*.\*

La huitième page du MONDE ILLUSTRE est occupée par le portrait d'un gaillard, sous la coupe duquel je ne vous conseille pas de tomber quand il est de mauvaise humeur.

C'est CYR, l'hercule canadien, un citoyen qui vous lève une haltère de deux cents dix livres à bout de bras.

Il n'a guère plus de vingt et un ans. C'est un gros garçon blond, à l'œil très doux et qui ne ferait pas de mal à une mouche, mais je crois cependant qu'il ne serait pas prudent de lui marcher sur les cors un peu trop longtemps.

Ce robuste jeune homme commence à s'entraîner et il est probable qu'il arrivera à acquérir une force prodigieuse à la suite d'exercices gradués.

\*.\*

Il y a toujours du patriotisme au fond du cœur de nos canadiennes et je n'en veux pour preuve que le fait suivant, que je vous garantis être vrai.

La chose s'est passée depuis quelque temps déjà, mais je viens de l'apprendre seulement.

C'était le 16 novembre, cette date lugubre qui est une tache de sang dans notre histoire. On venait de connaître l'assassinat légal de Riel.

Une jeune fille de bonne famille, jolie brune de vingt ans, ne dit pas un mot, mais se retira sombre et triste dans un coin du salon.

Quelqu'un voulant la distraire, la pria de jouer une valse de Chopin.

"Pardonnez-moi mon refus, dit-elle, d'une voix douce où les sanglots semblaient s'étouffer, je viens de prendre la résolution de ne pas ouvrir mon piano pendant un mois."

Et elle tint parole.

LÉON LEDIEU.

UN MOT A REINE

**B**ONDE, avec des yeux perçants ; vive, élégante, manières engageantes, franches, résolues,—un peu à la *Maud* pour les lecteurs qui gardent sa mémoire,—telle est, je crois, la gracieuse *Reine* qui me fait l'honneur d'une réplique.

Pour le seul caprice que j'eus jamais, faut-il m'en donner sur les doigts ?

Allons, ma *Reine*, envisagez-moi encore une fois sous le jour que vous n'aimez pas à me voir, je ne reviens pas si tôt à *mon naturel*. Entendons-nous bien : je ne vous abandonne pas déjà mon caprice ; je le défends, bien au contraire.

Je n'ai pas voulu dire qu'il faille ensevelir le passé, plein de souvenirs heureux ou vilains, de chimères aimées ou détestables, dans un linceul orné de rubans roses : *la vie sans passé*, personne n'en voudrait, pas plus à vingt ans qu'à quarante. J'ai dit et je répète : ne désespérons pas de l'avenir parce que le passé nous a désespérés ; ne brisons pas *notre* avenir parce que *notre* passé a été brisé ; jouissons du présent embaumé des senteurs d'avril ou mai, sans l'empoisonner de regrets vains, d'inutiles remords. En s'attardant à regretter, nous perdrons le plus beau, le meilleur de la vie : *le moment qui passe* ! De chaque rêve qui tombe naît un nouveau rêve. Attendons sans trépignements, sans impatience, sans crainte, autant de misères et de joies que nous en avons eues déjà, autant d'il-

lusions, autant d'extases, autant de jouissances intimes qui se ressentent, qui ne s'expriment pas,—autant de *je ne sais quoi* probablement.

Ce sont ces mélanges indéfinissables, ces quarts de ton imprévus, ces affolements de passion, de désenchantement, qui font tout le charme de la vie, qui nous y rattachent avec frénésie, avec fièvre. Une existence qui coulerait, limpide comme l'eau d'un ruisseau, sans interruption de bonheurs nous deviendrait bien vite insupportable. Nous n'en voudrions pas plus que d'une longue suite d'années sans combats, sans luttes, monotone, insipide.

Je ne veux donc rien détruire du culte que nous toutes, femmes, nous entretenons pour le passé ; mais parce qu'un *roi* de cœur, de trèfle, de carreau ou de pique, gros, grand, petit, mince, beau toujours, a croisé notre route, parce qu'il est venu darder sa prunelle ardente dans la nôtre, timide, confiante, parce que sa grosse voix sonore s'est adoucie pour nous complaire, a jeté à notre oreille des notes d'une flexibilité étonnante, parce qu'un beau rêve que nous avions éternisé s'éteint subitement, faut-il s'avouer vaincues et se dire, tristes, mornes, défaites : *N'aimons plus jamais, nous aurons à regretter toujours.*

Non, non, *Reine*. Décidément, votre théorie ne vaut rien, ou à peu près.

Savez-vous ce que vous donnez à penser aux lectrices que vous avez émerveillées, qui vous saluent avec bonheur et vous liront encore avec intérêt ? Prenez garde ! Un monde de délicieuses choses, de souvenirs que vous croyez pour le moment éternels, percent sous le travestissement que vous faites subir à l'une de mes pensées : *à regret j'ai senti se refroidir dans la mienne la main que je tenais.* Vous êtes sous le coup d'un désenchantement, martyre *toute fraîche* d'une illusion. Bah ! laissez faire le temps : *le grand médecin des âmes*, en refermant bien des plaies, en va guérissant même, fait davantage encore, il va jusqu'à effacer entièrement la cicatrice, quelque profonde qu'elle ait été la blessure.

Voilà, ma toute aimable.

J'ai aussi mon poète favori, écoutez bien ce qu'il me dit :

*Vaut mieux briser son cœur que de le fermer.*

Essayez cela, ma *Reine unchanging ever* : Vous m'en donnerez des nouvelles.

Et *votre foi* ? Votre foi de vingt ans !—permettez-moi un sourire... Vous l'immolerez, sans respect, le jour où vous deviendrez réellement *reine*,—reine d'un cœur. Alors, comme aujourd'hui, lunettes sur le nez, main sur le cœur, vous vous direz sincèrement : *Hermance* avait raison, le bonheur que nous tenons vaut autant, vaut mieux que celui que nous croyons tenir.

Sans rancune, ma *Reine* gentille ! Reprenez bien vite votre plume.

Au revoir.

HERMANCE.

ERREUR ET VANITÉ

**L**ES hommes ne considèrent guère les choses en détail ; ils ne jugent que selon leur plus forte impression, et ne sentent que ce qui les frappe davantage. Aussi, lorsqu'ils aperçoivent dans un discours beaucoup de vérités, ils ne remarquent pas les erreurs qui y sont mêlées ; et, au contraire, s'il y a des vérités mêlées parmi beaucoup d'erreurs, ils ne font attention qu'aux erreurs, le fort emportant le faible, et l'impression la plus vive étouffant celle qui est plus obscure.

Cependant, il y a une injustice manifeste à juger de cette sorte. Il ne peut y avoir de juste raison de régler la raison, et la vérité n'en est pas moins vérité pour être mêlée avec le mensonge... La justice et la raison demandent donc, dans toutes les choses qui sont ainsi mêlées de bien et de mal, on en fasse le discernement ; et c'est particulièrement dans cette séparation judicieuse que paraît l'exactitude de l'esprit.

Consultation : Le médecin. "Mon ami, il faut que vous preniez du fer." Le malade. "J'ai peur que ça me donne des clous."

LA GLISSOIRE

(Voir gravure)

L'hiver a couvert nos chemins  
D'un lourd manteau de neige blanche,  
Et du haut du coteau qui penche,  
Filles, garçons et frais bambins,

Sur un traîneau fait d'une planche,  
A grands cris, les mains dans les mains,  
Descendent le long des ravins,  
Entraînés comme une avalanche.

C'est plaisir de voir leurs ébats  
Sur la glissoire à grands éclats  
Réveiller l'écho des collines,

Et sous la bise qui les mord,  
En toboggan d'écorces fines,  
Braver gaiement les froids du Nord.

Montréal, 9 février 1886.

NOËL PAYS.

LE NOUVEAU MINISTÈRE FRANÇAIS

(Voir gravure)

**L**E nouveau ministère compte sept députés, deux sénateurs et deux membres qui ne font point partie du Parlement. Ces deux membres sont les ministres de la guerre et de la marine.

Parmi les députés, deux représentent l'opinion radicale de la Chambre : MM. Lockroy et Granet. Deux autres, sans appartenir à cette nuance, s'en rapprochent par leurs affinités ; ce sont MM. Sarrrien et Goblet. Deux enfin représentent l'Union républicaine : MM. Develle et Baihaut.

Les deux sénateurs, MM. de Freycinet et Demôle, appartiennent, le premier à la gauche, le second à l'Union républicaine du Sénat.

Quelques modifications ont été apportées dans les titres et attributions des ministères des affaires étrangères et du commerce.

Les pays placés sous le protectorat de la France, tels que l'Annam, le Tonkin, le Cambodge, Madagascar, etc., sont distraits du ministère des colonies et relèveront désormais du ministère des affaires étrangères. Le président du conseil a voulu se réserver par là la mission de diriger lui-même l'organisation de ces protectorats.

Le ministère du commerce, par suite de l'extension des questions qui intéressent les classes ouvrières, prend le nom de ministère du commerce et de l'industrie.

NOTES ET IMPRESSIONS

Les vérités qu'on aime le moins à entendre sont celles qu'on a le plus d'intérêt à savoir.

Il y a des redites pour l'oreille et pour l'esprit ; il n'y en a point pour le cœur.

La bienveillance est une des parures de la beauté ; rien n'enlaidit une jolie bouche comme un sourire moqueur.

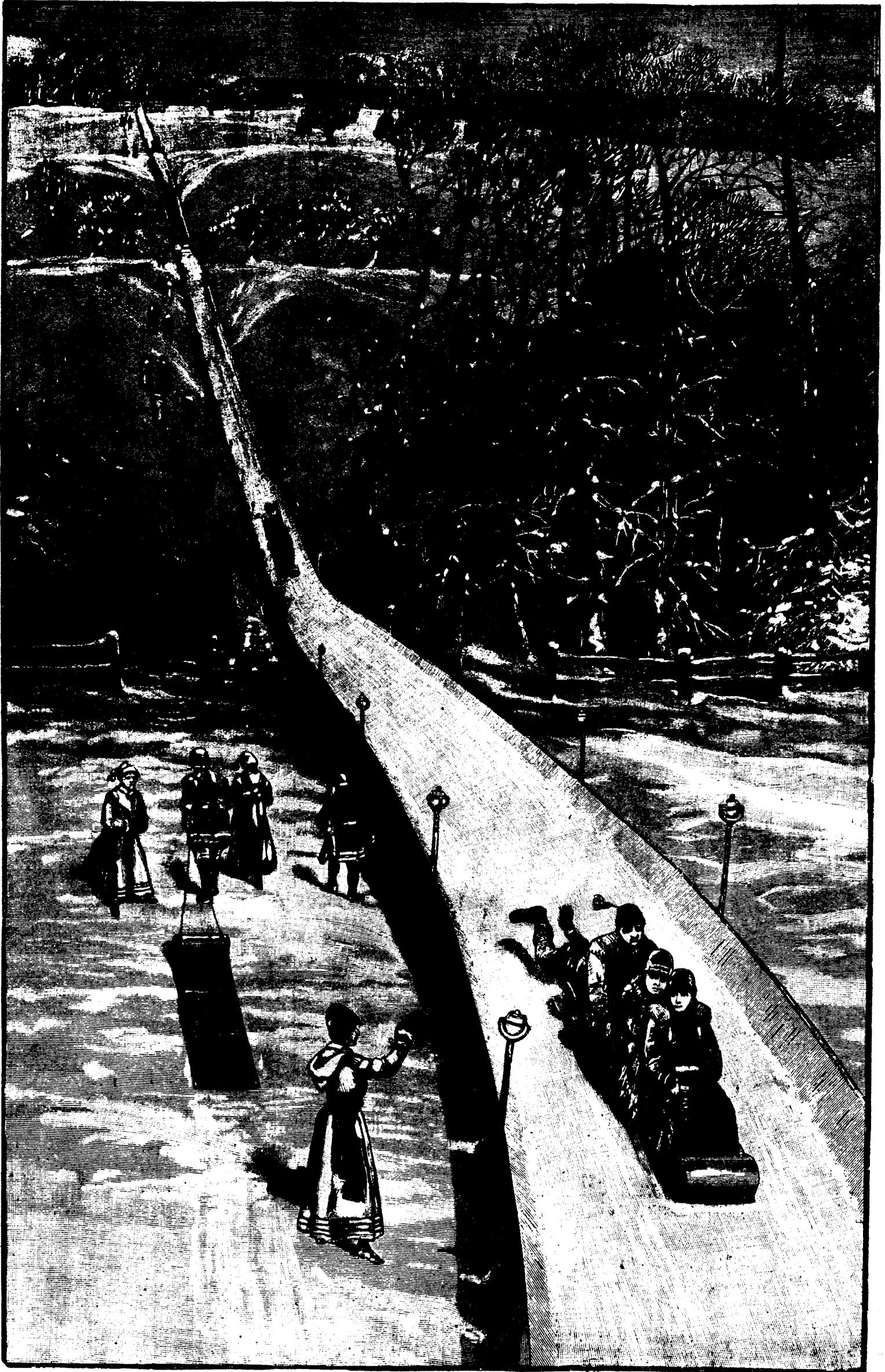
C'est surtout avec les gens mal élevés qu'il faut observer les convenances.

Les chiens, comme les hommes, sont souvent punis de leur fidélité.

L'amour qui commence dans la douleur est le plus profond, il prend un caractère élevé comme le martyre.

Une petite fantaisie graphique sur le nouveau ministère français :

- D emôle
- Boulang E r
- De F reycinet
- Sar R ien
- Aub E
- Lockro Y
- Sadi C arnot
- Ba I haut
- Gra N et
- Dev E lle
- Goble T



AMUSEMENT D'HIVER. — LA GLISSOIRE

LA  
PORTEUSE DE PAIN

DEUXIÈME PARTIE. — (Suite.)

LXVII

La porteuse de pain avait eu la pensée de crier à Lucien : " Je suis ta mère ! " en l'entendant dire qu'elle ne maudissait pas cette mère inconnue. Sa fille ne voulait point la maudire, mais elle ne lui pardonnait pas de lui avoir donné l'existence ! Lucie se prolongea dans une de ces rêveries douloureuses si fréquentes chez elle depuis le jour de l'abandon de Lucien. Jeanne respecta cette rêverie, tout en s'occupant des soins du ménage.

La pauvre femme se trompait d'ailleurs en croyant que Paul Harmant essaierait de la livrer à la justice. Une fois l'affaire qui l'amenait chez Georges Darier terminée, le millionnaire regagna sa voiture et se fit reconduire à la rue Murillo. Aussitôt seul, il envisagea la situation qui lui était faite par la présence de Jeanne à Paris, de Jeanne ayant retrouvé sa fille, de Jeanne mise par le hasard face à face avec lui. La veuve de Pierre Fortier aurait pu le reconnaître et prononcer son véritable nom ! A cette pensée, le faux Paul Harmant sentit son sang se glacer dans ses veines.

— J'ai eu le tort de me laisser emporter, se dit-il. J'ai eu le tort de laisser voir que j'avais deviné Jeanne Fortier sous Lise Perrin. La faire arrêter, comme je le voulais dans une minute d'égarement, eût été la pire des maladresses. Si la réflexion m'était venue en temps utile, j'aurais trouvé des mots habiles pour tout pallier. J'aurais écouté ses doléances. Je lui aurais persuadé que cette Lucie m'inspirait une sérieuse compassion et que je cherchais un moyen de le lui prouver. A cette heure, il est trop tard pour l'amadouer, mais non pour l'empêcher de menacer plus longtemps mon repos. Jeanne Fortier à Paris est un danger permanent suspendu sur ma tête, il faut que ce danger disparaisse.

La voiture arrivait à l'hôtel au moment où le millionnaire formulait en lui-même cette dernière pensée. Il trouva Lucien Labroue auprès de Mary. Le jeune homme continuait à jouer consciencieusement le rôle imposé par son ex-tuteur Etienne Castel. Paul Harmant lui serra la main et lui demanda :

— Etes-vous allé aux ateliers, mon ami ?  
— J'en arrive, monsieur.  
— Rien de nouveau ?  
— Absolument rien. Tout va comme il faut.

LXVIII

— Vous retournerez seul à Courbevoie après le déjeuner, reprit le millionnaire, j'ai des courses à faire dans Paris. Il peut se présenter telle circonstance qui me retienne plus tard que je ne le voudrais. Si par hasard je ne rentrais pas dîner, je compte sur vous pour tenir compagnie à Mary.

— Père, dit la jeune fille, il était déjà convenu que M. Lucien viendrait dîner.

— Eh ! bien, déjeunons d'abord.

— On n'attendait que toi, père, tout est prêt.

En regagnant la salle à manger Paul Harmant, s'adressant au jeune homme, ajouta :

— N'oubliez pas, mon cher Lucien, de réunir sans retard et de me remettre les pièces nécessaires pour la publication de vos bans. J'ai, moi, déjà réuni une partie de celles exigées pour Mary.

— Dans peu de jours, monsieur, je vous apporterai ces pièces.

On se mit à table. Le déjeuner fut court. Lucien ne pouvait laisser longtemps l'usine sans surveillance. Une voiture attendait, toute attelée, pour le conduire à Courbevoie.

Paul Harmant, de son côté, ne tarda guère à quitter l'hôtel, mais, contre son habitude, il sortit à pied, gagna le boulevard Malherbes, le suivit jusqu'au boulevard de Courcelles, puis, passant par les derrière des Batignolles, gagna l'avenue des Clichy. Il s'arrêta en face de la demeure d'Ovide Soliveau et sonna à trois reprises, sans obtenir de réponse. Evidemment le pseudo-baron Arnold de Reiss n'était pas chez lui. Paul Harmant traça quelques mots sur une feuille blanche de son carnet, détacha cette feuille et la

glissa dans la boîte aux lettres destinée à recevoir la correspondance du locataire du petit pavillon. Ceci fait, le millionnaire remonta l'avenue de Clichy jusqu'à un café d'assez bonne apparence où il entra et se fit servir une absinthe qu'il dégusta lentement en lisant les journaux. C'est là qu'il venait de donner rendez-vous à son exécuteur des basses œuvres.

Nous laisserons ce misérable attendre son misérable complice, et nous retournerons chez l'avocat Georges Darier. En attendant les ardentés supplications, en écoutant la voix brisée par l'émotion de Lise Perrin, le jeune homme avait parfaitement deviné qu'un sentiment plus fort que la simple amitié inspirait la pauvre femme. Mais il s'était bien gardé de le lui faire voir, et, s'il avait pris la défense de Jeanne Fortier en face de Paul Harmant, c'est qu'il ressentait une immense pitié pour cette malheureuse créature, condamnée, mais non coupable peut-être, et qu'il ne voulait point prêter les mains à son arrestation. Si Jeanne en voyant Paul Harmant avait tressailli, si la stupeur ou l'épouvante s'étaient peintes sur sa figure, il aurait peut-être pu se rendre compte de la situation du père de Mary, mais la veuve de Pierre Fortier n'avait point reconnu, elle, l'assassin de Jules Labroue. A plus forte raison, George ne pouvait deviner celui-ci sous son masque d'honnête homme, très riche et très considéré. Tout en trouvant cruelle la conduite du millionnaire à l'endroit de Lise Perrin, il se disait :

— Le père ne pense qu'à sa fille. L'égoïsme de sa tendresse

— Je ne crois pas que Paul Harmant aille dénoncer cette pauvre femme, pensait-il, mais j'aurais été heureux qu'on s'assurât sans retard si elle est bien l'évadée de Clermont. " Si je l'interrogeais, moi ? fit-il tout à coup. Mais de quel droit irais-je m'immiscer dans sa vie ? se répondit-il. D'ailleurs, si elle est Jeanne Fortier comme le lui a dit Paul Harmant, prise d'épouvante, elle se sera enfuie, cachée afin de se soustraire aux recherches dissimulant même à Lucie, à sa fille, le lieu de sa retraite. Où la trouver ? Si Lucie connaît le secret de sa mère, elle ne livrera pas ce secret, surtout à moi qui suis une inconnu pour elle. Décidément, je ne puis rien, absolument rien ! C'est à mon tuteur seul qu'il faut confier le soin de porter la lumière au milieu de ces ténèbres. Attendons mon tuteur.

Et Georges retourna chez lui, un peu triste et très préoccupé

\*.\*

Paul Harmant avait vainement attendu pendant trois heures son prétendu cousin Ovide Soliveau. Il ne l'avait vu qu'une seule fois depuis que le pseudo-baron de Reisse avait quitté mademoiselle Amanda, à Bois-le-Roi, et il ignorait ce qu'il était devenu à partir de cette entrevue. Connaissant la nature vagabonde de son complice, il se demandait avec inquiétude s'il n'avait point par hasard quitté Paris tout à coup. A cette inquiétude s'en joignait une autre. Qui sait si

Ovide n'avait pas commis quelque crime, ou tout au moins quelque délit, et ne se trouvait pas arrêté. Or, Ovide en prison, c'était pour le millionnaire un danger de toutes les heures. une épée de Damoclès incessante.

Il retourna à la petite maison de l'avenue et sonna de nouveau à plusieurs reprises. Comme la première fois la porte resta close. Nous savons que le pavillon était entièrement isolé. Paul Harmant aurait bien pu questionner les voisins d'en face, mais c'eût été se mettre en évidence, se compromettre peut-être, et cela pour un résultat plus que douteux. Il rebroussa chemin, impatient, énervé, presque furieux. Sa montre, qu'il consulta, marquait cinq heures et demie.

Enfin, à bout de patience, il prit le parti de retourner chez lui, et il allait franchir le seuil du café, lorsque tout à coup il poussa une faible exclamation de joie. Sur le trottoir, de l'autre côté de la rue, il venait d'apercevoir Ovide Soliveau marchant très vite dans la direction de sa demeure. Il traversa la chaussée et, pressant le pas, rejoignit Ovide.

— Pas si vite donc ! lui dit-il en lui touchant le bras.

Soliveau se retourna.

— Tiens ! tiens ! tiens ! s'écria-t-il en tendant la main à son prétendu cousin, en voilà une rencontre ! Par quel hasard dans ce quartier ?

— Ce n'est point par hasard. Je viens de passer quatre heures au café d'en face !

— Sapristi ! le temps à du te paraître bigrement long ! Tu attends quelqu'un ?

— Oui. Toi.

— Nous avons donc à causer ?

— A causer sérieusement, oui.

— Où ?

— Chez toi, si c'est possible.

LXIX

— Très possible, répondit Ovide, mais c'est comme un fait exprès, tu arrives toujours au moment où j'ai une faim de loup. En aurons-nous pour longtemps ?

— Oui.

— Alors, mon cher parent et excellent ami, dit le Dijonnais en faisant halte, rebroussons chemin et allons dîner. Nous cause-rons ensemble, à moins qu'il n'y ait péril en la demeure, et qu'un retard d'une heure ou deux puisse amener de graves conséquences.

— Nous n'en sommes pas là. Nous avons le temps de dîner.

— Alors, allons nous mettre à table.

Les deux hommes entrèrent ensemble dans un restaurant voisin de la place Clichy et demandèrent un cabinet. Ovide commanda le menu et s'installa en face du millionnaire.

— Ah ! ça, que fais-tu ? que deviens-tu ? lui demanda celui-ci.

— Je mène une existence vraiment charmante, mon bien cher, je joue...

— Encore ! Tu es donc incorrigible ?

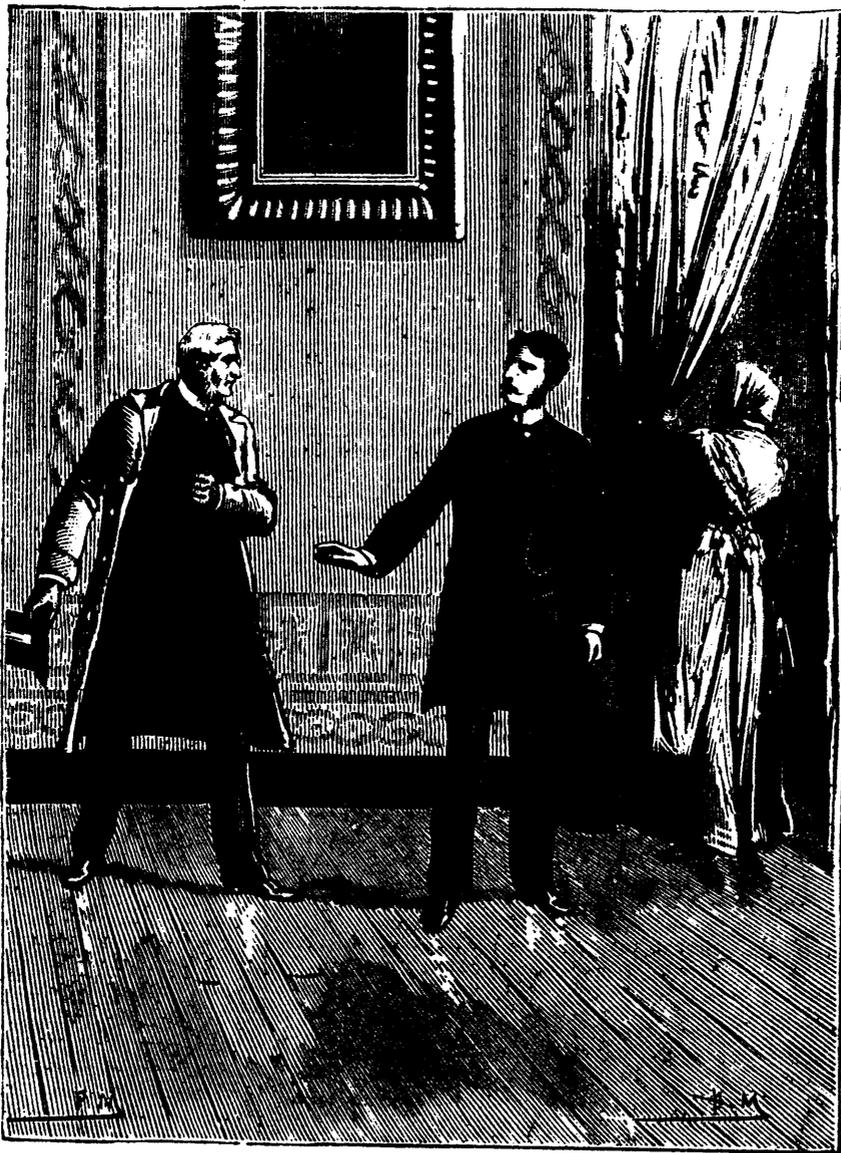
— Que veux-tu, j'aime le jeu il n'y a que ça " qui me dit "

— Et, naturellement tu perds.

— Voilà ce qui te trompe, je gagne.

— Alors tu vas devenir riche

— Que tu est bête ! je joue pour m'amuser et non pour



Jeanne se retira, laissant les deux hommes en présence. — (Voir page 319, col. 1).

paternelle le rend implacable pour tout ce qui directement ou indirectement s'attaque à son enfant bien-aimée.

Après déjeuner il se rendit rue d'Assas. Nos lecteurs savent déjà qu'il ne devait point trouver Etienne Castel chez lui. Obéissant à la consigne donnée, le valet de chambre répondit à l'avocat que son maître était sorti.

— Pour longtemps ? demanda Georges.

— Je l'ignore, monsieur.

— Rentrera-t-il dîner ?

— Monsieur ne l'a pas dit.

Georges, qui connaissait l'extrême régularité des habitudes de son ex-tuteur, trouva cela un peu singulier, mais il n'en laissa rien paraître et se retira. Le soir vers neuf heures, il revint. Etienne Castel n'était point rentré. L'avocat comprit alors qu'il se passait quelque chose qu'on voulait cacher à tout le monde, même à lui.

— Aussitôt que mon tuteur rentrera, dit-il au valet de chambre, prévenez-le que j'ai une communication très pressée et très importante à lui faire.

— Je n'y manquerai pas, monsieur.

L'absence de l'artiste contrariait singulièrement Georges.

m'enrichir ! D'ailleurs, qu'ai-je besoin d'être riche puisque tu l'es, mon excellent cousin. Et, à propos de ça, j'allais t'écrire d'un moment à l'autre, afin de te prier de m'envoyer mon mois d'avance.

— Je te le donnerai aujourd'hui même.  
— Fort bien, tu m'obligeras  
— Seulement une chose m'intrigue.  
— Laquelle ?  
— Comment se fait-il qu'heureux au jeu, tu aies besoin de ton mois d'avance.

— La vie à des mystères qu'il ne faut point sonder ! répondit le Dijonnais d'un ton sentencieux.

Tout en échangeant avec son prétendu cousin les répliques qui précèdent, Ovide faisait preuve d'un appétit formidable. C'est à peine, au contraire, si le millionnaire touchait aux plats placés devant lui. Soliveau s'en aperçut.

— Ah ! ça, mais, mon très bon, tu ne manges pas ! lui dit-il. Est-ce qu'il y aurait, par hasard, quelque nouveau "cheveu" dans ton existence ?

Paul Harmant jeta un coup d'œil sur la porte du cabinet, pour s'assurer qu'elle était bien close, puis, se penchant vers son convive, il lui dit à voix basse :

— J'ai grand-peur que cette fois nous ne soyons perdus sans ressources.

— Ah ! ça, qu'est-ce que tu me chantes là ? s'écria-t-il.

— Je te dis la vérité, répliqua l'industriel.

— On a découvert que nous avons un intérêt direct à la mort de Lucie ? demanda Soliveau d'une voix tremblante.

— Non.

— Quoi donc, alors ? Ne me fais pas ainsi languir ! explique-toi.

— Quatre mot suffiront : Jeanne est à Paris !

— Jeanne Fortier ?

— Oui.

— Ah ! diable !

— Et elle a retrouvé sa fille.

— Pas possible !

— Ça paraît impossible et cependant c'est vrai.

— N'as-tu point été abusé par quelque faux rapport ?

— Aucun rapport ne m'a été fait. Je me suis rencontré avec cette femme chez mon avocat Georges Darier ?

— Elle t'a reconnu ? balbutia Soliveau pris de frissons et devenant pâle.

— Heureusement non, mais sa seule présence à Paris constitue le plus grand de tous les dangers. Elle ne m'a pas reconnu hier ; il n'en faut rien conclure. La mauvaise chance peut la placer de nouveau sur ma route. Peut-être me reconnaîtra-t-elle alors, et tu vois d'ici quel scandale, quel écroulement.

Ovide se mit à rire.

— Ah ! ça, deviens tu fou ? Lui demanda l'ex-Jacques Garaud, trouvant son hilarité incompréhensible dans un cas qui lui paraissait si grave.

— Oui, je ris, et bien malgré moi, de la facilité avec laquelle la venette te gagne. Mais, mon excellent bon, du moment que Jeanne Fortier, nez à nez avec toi, ne t'a point reconnu, tout péril est passé.

— Je te répète que, ne m'ayant point reconnu hier, elle peut me reconnaître demain.

— Bien sûr, si on n'y mettait ordre.

— As-tu donc un moyen de l'empêcher ?

— Parbleu ! et simple comme bonjour.

— Quel est ce moyen ? Rassure-moi vite, car je deviens fou !

— Parole d'honneur, tu me fais de la peine, mon pauvre vieux ! Le moral s'affaiblit positivement ! Allons, allons, ne t'emballe pas, et compte sur moi. Jeanne Fortier est à Paris, tu en es sûr puisque tu l'as vue. Elle a changé de nom, bien entendu ?

— Oui.

— Comment se fait-elle appeler ?

— Lise Perrin.

— Où demeure-t-elle ?

— Je l'ignore, mais on peut la trouver chez sa fille Lucie.

— Quai Bourbon, No 9 ? Ça me connaît. Elle ne vit pas de ses rentes, je suppose. Quel métier a-t-elle pris ?

— Celui de porteuse de pain.

— Ce qui la force à être du matin au soir par voies et par chemins. Eh bien ! elle a du toupet, par exemple, car son signalement est répandu de tous les côtés, et le premier agent venu peut la conduire au poste d'où on la réexpédierait franche de part à la centrale ! Eh bien ! mon très bon, ne tremble plus, demain, Jeanne Fortier ne te gênera plus.

— Que vas-tu faire ?

— Moi, rien du tout, mais toi !

— Moi ? répéta le millionnaire inquiet.

— Naturellement. Tu vas écrire de ta meilleure encre de Tolède à monsieur le procureur de la République que la nommée Jeanne Fortier, évadée de la prison de Clermont, se ballade à Paris sous le nom de Lise Perrin, et qu'on est certain de la trouver ou de trouver sa piste chez sa fille qui Bourbon, numéro 9. Tu seras libre de ne pas signer.

— C'est impossible ! répliqua l'ex-Jacques Garaud. Je n'écrirai point cela.

— Pourquoi ?

— Parce qu'on ne manquerait pas de m'attribuer l'arrestation de Jeanne.

— Qui donc ?

— Georges Darier. Je voulais la faire arrêter chez lui ; mais il la protège, et il s'est interposé entre elle et moi.

— Ah ! ah ! Cet avocat du diable la protège ! La scène a dû être curieuse. Mets-moi au courant.

Paul Harmant raconta ce que nos lecteurs connaissent déjà. En l'écoutant, Ovide se grattait l'oreille d'un air vexé.

— Tu dois comprendre maintenant, poursuivit le millionnaire, que l'on ne peut opérer ainsi, sous peine de grave imprudence. Georges Darier, en apprenant l'arrestation de Jeanne, dont les journaux ne nianqueraient pas de donner la

nouvelle, devinerait à l'instant que j'en suis l'unique auteur. Déjà, sans doute, il a trouvé fort étrange ce que je voulais faire chez lui. Des soupçons naîtraient à coup sûr dans son esprit. Jeanne elle-même pourrait échapper aux recherches, car elle doit être sur ses gardes, et venir lui demander asile et protection. Lucie peut aller trouver Lucien Labroue, son ex fiancé, l'accompagnant chez l'avocat. Que sais-je ? Je vois trouble au milieu de tout cela ; mais je pressens le danger, et mon pressentiment ne me trahit pas. Il me semble qu'autour de moi et contre moi se forme une ligne de jour en jour et d'heure en heure plus menaçante. Lucien Labroue croit à l'innocence de Jeanne Fortier, il doute de la mort de Jacques Garaud. L'avocat Georges Darier, le neveu du prêtre chez qui Jeanne a été arrêtée, est du même avis. Le peintre Etienne Castel partage leur opinion. Pour eux tous, Jacques Garaud est vivant, et Jeanne Fortier subit la peine qu'il devrait subir.

— Je vous demande un peu de quoi se mêlent ces gens-là ? murmura Soliveau. Quelle déplorable indiscrétion !

Le faux Paul Harmant continua :

— Une étincelle au milieu de ces ténèbres, et le passé s'éclaircit ! Un mot imprudent et tout est perdu, tout s'écroule, et cela juste au moment où Lucien Labroue allait entrer dans ma famille, et se trouver par cela même réduit au silence, sous peine de recueillir pour lui-même une partie de la honte qui jaillirait sur moi ! Faire naufrage au port, c'est horrible ! cela m'affole !

— Voyons, voyons, du calme ! dit Ovide. Pourquoi jeter ainsi le manche après la cognée ? Rien n'est désespéré, mon très cher. Jeanne peut parler. Mais que dira-t-elle ? Qu'elle est innocente, pardieu ! Toujours la même rengaine ! Elle peut te reconnaître, d'accord, mais tu n'as point la langue dans ta poche et tu sauras répondre : " Cette femme extravagante ! Jacques Garaud est mort et bien mort. Je me nomme moi, Paul Harmant ! et je peux en donner la preuve.

— Eh ! répliqua le millionnaire avec découragement, tu as bien découvert que Paul Harmant était mort à Genève. Pourquoi d'autres ne le découvriraient-ils pas ?

Cette réflexion, absolument logique ne pouvait se discuter. Ovide Soliveau ne répondit pas.

## LXX

— Je te dis que le péril est immense ! poursuivit l'ex-Jacques Garaud ; il ne cessera de grandir encore, tant que Jeanne Fortier sera vivante !

— Tu veux donc qu'elle meurt ? demanda Soliveau d'une voix basse et sifflante, en se penchant vers son complice.

— Ce serait le salut.

— Réfléchis bien. Un crime ne peut-il avoir pour toi des conséquences plus graves encore que celles d'une dénonciation ? Si Georges Darier, si Lucie, savent que tu as menacé Jeanne Fortier, l'idée ne leur viendra-t-elle point de t'attribuer sa fin tragique ?

— Cette idée pourrait leur venir, en effet, après ce qui s'est passé, s'ils s'agissait d'un meurtre.

— De quoi s'agit-il donc ?

— D'amener adroitement une mort accidentelle dont le hasard seul serait coupable.

— Ta-ra-ta-ta ! C'est bientôt dit ! La justice est très soupçonneuse ! C'est bigrement dangereux, tout ça !

— Alors, tu ne peux rien, tu ne veux rien tenter ?

— J'hésite. Aucun moyen ingénieux ne m'apparaît distinctement. Faire ce que tu demandes, c'est prendre un train de grande vitesse à destination de l'échafaud !

— C'est risquer beaucoup, je le sais, mais à n'importe quel prix il faut éviter la catastrophe qui me semble imminente. Songe que ta fortune est toujours attachée à la mienne. Ma ruine est ta ruine. Adieu tes rentes si je croule !

— Halte-là ! pas de bêtise ! La misère, à cette heure, me semble trop dure ! S'il fallait gagner ma vie, je me laisserais mourir de faim !

— Risque donc alors le tout pour le tout. Es-tu décidé ?

— C'est à voir. Tu n'as pas d'autres renseignements sur Jeanne Fortier que ceux que tu me donnais tout à l'heure ?

— Pas d'autres. Elle est porteuse de pain. Elle se fait appeler Lise Perrin ; elle a retrouvé sa fille, auprès de laquelle, sans aucun doute, elle habite. Je ne sais rien de plus.

— Pas même le nom de la boulangerie pour laquelle Jeanne travaille ?

Paul Harmant secoua la tête d'une façon négative.

— Allons, reprit Ovide, je suppléerai à l'insuffisance des indications.

— Tu vas agir.

— Il le faut bien.

— Surtout pas d'assassinat, ni couteau, ni revolver.

— Sois tranquille ! Un meurtre gentiment déguisé, un meurtre avec un faux nez qui lui donnera l'air d'un accident. Allons, cette fois encore, j'espère nous tirer de là. Quitte donc cette figure de l'autre monde et mets-toi à manger et à boire comme une personne naturelle.

Paul Harmant, pour témoigner de la liberté renaissante de son esprit, tendit son verre à Ovide, qui le remplit jusqu'au bord d'un vin de Bourgogne généreux.

— L'union fait la force, dit Ovide, mais l'argent est encore beaucoup plus fort que l'union ! As-tu des fonds sur toi, cousin ?

Paul Harmant tira son portefeuille ; il y prit des billets de banque et les remit à son complice qui les fit disparaître prestement, et demanda en sirotant un verre de chartreuse :

— Avons-nous encore quelque chose de tout à fait particulier à nous dire ?

— Non.

— Dans ce cas, inutile de retourner chez moi, ainsi que tu en avais exprimé l'intention au moment de notre rencontre. Règle l'addition et fais-y ajouter cette boîte de cigares que tu m'offres, ou plutôt que je m'offre à tes frais. Ils sont parfaits ! Jolie marque, ces Morals ! Je rentre. J'ai besoin de combiner un plan.

Le misérable besogneux serra la main de son complice millionnaire et se retira. Ainsi qu'on vient de le voir, Ovide Soliveau se décidait à donner à plein collier dans les idées de Jacques Garaud. Aussitôt rentré chez lui, il se déshabilla et se mit au lit, non pour dormir, mais pour réfléchir.

— Pas d'assassinat, disait-il, je suis de cet avis, mais il est plus difficile de préparer et d'amener à bien un accident suffisamment vraisemblable, que d'enfoncer un couteau entre les deux épaules. Il faut, en outre, que les circonstances s'y prêtent. Si malin que je sois, et je crois l'être, j'ai agi avec une déplorable maladresse dans l'affaire de Lucie, puisque j'ai laissé cette grue d'Amanda me soupçonner. Il s'agit de montrer aujourd'hui plus de tact et plus de prudence, et surtout d'agir vite, le " péril en la demeure " pouvant se déclarer d'un moment à l'autre. Avant toutes choses, il faut connaître le gîte de la porteuse de pain. Cela, dès demain matin, j'espère le savoir. Ensuite nous verrons. Heureusement j'ai plus d'un tour dans mon sac, et pour me faire une tête je ne crains personne.

Ces réflexions et d'autres du même genre tinrent Ovide Soliveau éveillé pendant une bonne partie de la nuit. A trois heures du matin il sauta en bas de son lit, alluma une bougie, fouilla dans une malle de laquelle il tira un vêtement, usé fané, panné, qui se composait d'un pantalon de velours à côtes, d'un gilet déchiré et d'une vieille vareuse rapiécée. Il revêtit ces loques, endossa pardessus une mauvaise blouse dont il retroussa jusqu'aux coudes les manches effilochées, se mit du rouge brique sur les joues et du bison autour des paupières, se coiffa d'une casquette plate, mit sous son bras un sac de toile, prit une petite canne flexible, en coupa la tête dans laquelle il enfonça fort adroitement un clou à crochet, pour la transformer en l'outil classique à l'usage des chiffonniers ; puis, ainsi déguisé, il sortit de sa demeure et se dirigea vers le centre de Paris. Tout en marchant il se disait :

— Les portuses de pain, ça se met de bonne heure au travail : il faut prendre Jeanne Fortier au saut du lit. Je ne la connais pas, mais le costume me guidera.

Il gagna l'île Saint-Louis, et, faisant mine de fouiller les tas d'ordures avec la pointe de son crochet improvisé, il surveilla la maison du quai Bourbon portant le numéro 9.

Jeanne Fortier, maman Lison, malgré les préoccupations graves qui l'obsédaient, n'oubliait point son service et s'en acquittait avec une exemplaire régularité. A cinq heures et demie elle devait aller à la boutique de son patron, vérifier les commandes de la veille, apprêter ses " tailles " et ses paniers, et pendant qu'on les chargeait elle se rendait avec les portuses de sa maison et celles des environs au " Rendez-vous des boulangers, " où les unes prenaient une tasse de café au lait, les autres un verre de vin blanc.

Pour arriver à cinq heures et demie à la boulangerie Lebrét, Jeanne était obligée de quitter le quai Bourbon vers cinq heures ; aussi se levait-elle à quatre heures, afin de mettre vivement un peu d'ordre dans sa chambre, de passer son large tablier et de partir.

Cinq heures sonnaient. La porte du numéro 9 s'ouvrit et la veuve de Pierre Fortier sortit de la maison. Ovide fouillait en ce moment un tas d'immondices précisément en face, et pour jouer au naturel le personnage de chiffonnier, entassait dans son sac force morceaux de papier et débris d'étoffe.

En attendant la porte se referma, il leva la tête. Le jour commençait seulement à poindre. Cependant, il reconnut du premier coup d'œil le tablier traditionnel des portuses de pain de Paris.

— Ce doit être elle, se dit-il ; allons, je ne rentrerai pas bredouille.

Jeanne, plongée dans ses réflexions, marchait d'un bon pas, mais sans trop se hâter. Ovide la suivit, tout en inspectant les tas d'ordures placés sur son chemin. La porteuse de pain ne pouvait supposer que le chiffonnier qu'elle avait vu en sortant, mais sans le regarder, la filait. Ovide, pour éviter tout soupçon, ralentissait par instants son allure, seulement il avait grand soin de ne jamais perdre de vue son " gibier. "

Jeanne arrivait à la maison Lebrét juste au moment où Ovide tournait le coin de la rue Dauphine et du quai des Augustins. Vingt-cinq pas tout au plus les séparaient l'un de l'autre. La boutique n'étant point encore ouverte, Jeanne entra dans une allée sombre et disparut.

— Voilà, se dit Soliveau, la boulangerie pour laquelle elle porte le pain. Mais cette porteuse est-elle bien la femme qui me préoccupe ! Le contraire m'étonnerait bigrement ! Il faudrait un hasard singulièrement improbable pour qu'une porteuse de pain qui ne fût pas Jeanne Fortier habitât justement la maison de Lucie !

Ovide s'engagea dans la rue Dauphine jusqu'en face de la boutique de Lebrét. Il s'occupa à ramasser des papiers aux alentours, tout en fouillant du regard l'allée par laquelle venait de disparaître Jeanne.

En ce moment la porte de la boulangerie s'ouvrit, et Jeanne venait aider la servante à enlever et à rentrer les volets. Deux portuses de pain parurent en même temps, sortant de l'arrière-boutique. L'une était une jeune fille de vingt-deux ans environ, l'autre une femme de trente.

— M'ame Perrin, dit la jeune fille à Jeanne, nous allons à " rendez-vous des boulangers : " C'est notre " tournée " ce matin.

— Allez, mon enfant, répondit Jeanne. Je vous suis. Ovide avait entendu.

— M'ame Perrin, c'est bien elle, murmura-t-il. C'est elle positivement. Elle va au " Rendez-vous des boulangers. " Il faut savoir où se trouve la maison. Ça peut servir.

Et au lieu d'attendre Jeanne Fortier, Ovide suivit les deux femmes. En un tour de main Ovide enleva sa blouse qu'il fourra dans son sac, il enfonça sa casquette encore plus sur ses yeux, puis laissant sac et crochet dans une allée, il pénétra chez le marchand de vins à son tour. Ovide se fit servir sur le comptoir un verre de vin blanc qu'il but debout. Jeanne arriva et passa derrière lui pour pénétrer dans la grande salle. Dès qu'elle parut elle fut entourée.

—Bonjour, maman Lison, disaient les uns.  
—Bonjour, m'ame Perrin, disaient les autres.  
Et on lui serrait les mains avec la plus franche cordialité. Jeanne Fortier était fort aimée, nous l'avons dit, et Ovide put le constater en voyant la façon dont tout le monde l'accueillait. Il paya le verre de vin blanc qu'il avait bu, sortit, reprit son sac, son crochet, et retourna chiffonner consciencieusement dans les alentours de la boutique du boulanger Lebrét.

Les boutiques des environs et les portes des maisons commençaient à s'ouvrir. Les concierges et les ménagères apportaient sur les trottoirs les boîtes et les paniers dont les tombereaux du service municipal de la voirie enlèvent chaque matin le contenu. Enfin Jeanne reparut en compagnie des deux autres porteuses faisant partie du personnel de la maison Lebrét.

Au bout de quelques minutes, le guetteur les vit sortir toutes les trois de la boutique, poussant chacune devant elle un énorme panier à roulettes chargé de pains, qu'elles manoeuvraient, grâce à un "conducteur fixe," pareil à celui que possèdent les voitures d'enfant. Jeanne commença sa tournée en remontant jusqu'à la rue Saint-Audré-des-Arts, distribuant du pain de maison en maison, et allégeant petit à petit sa voiture d'osier. Ovide ne l'avait pas perdue un seul instant de vue, marchant quand elle marchait, faisant halte quand elle entrait quelque part.

—Voici sa dernière station, se dit-il, quand elle fut arrivée au quai Bourbon. Maintenant, elle va retourner par le même chemin à la boulangerie, rendre ses comptes, et, selon toute apparence, elle reviendra chez elle. C'est au cours de ce trajet que se produira l'accident, si je viens à bout de le faire naître.

Ovide descendit alors sur le bord de la Seine et se débarrassa des papiers et des chiffons qui remplissaient son sac.

Laissons-le changer de costume pour aller déjeuner, et rejoignons le peintre Etienne Castel qui, la veille, s'était fait conduire à la gare de Lyon. Là il s'adressa à un employé et demanda à quelle heure partirait un train pour Dijon.

—Un train express à sept heures quinze minutes, monsieur, lui fut-il répondu. Il arrive à Dijon à minuit trente-neuf.

—Pas d'autre auparavant ?

—Non, monsieur.

Etienne regarda sa montre. Elle marquait quatre heures et demie.

—J'aurais dû consulter un indicateur avant de m'embarquer, murmura-t-il ; enfin ce qui est fait est fait.

Il déposa sa valise à la consigne, alla flâner dans les environs pour tuer le temps, revint dîner au buffet de la gare, y but une bouteille de ce joli vin blanc d'Yvorne, et à sept heures quinze minutes partit pour le chef-lieu de la Côte-d'Or. A minuit et demi un des omnibus faisant le service de la gare le menait à l'hôtel du Chapeau-Rouge, où il dormit d'un profond sommeil jusqu'à 9 heures du matin. Il fit une toilette très correcte, annonça qu'il viendrait déjeuner entre onze heures et midi, et après s'être renseigné il se rendit à la préfecture.

—Veuillez faire passer ma carte à monsieur le préfet, dit-il au concierge, et ajoutez que le secrétaire du ministre de l'intérieur m'a chargé pour lui d'une lettre.

—Je vais faire conduire monsieur au secrétaire de monsieur le préfet, répondit le concierge, car monsieur le préfet est depuis quatre jours en tournée.

—Quand doit-il revenir ? demanda l'artiste très désappointé.

—Je n'en sais rien, mais monsieur le secrétaire pourra sans doute renseigner monsieur.

Le secrétaire apprit, en effet, à Etienne que le préfet reviendrait le soir même et qu'il pourrait être reçu le lendemain, à dix heures. A l'heure indiquée, le lendemain, l'artiste se trouvait en face du fonctionnaire, et lui remettait sa lettre d'introduction.

—Notre ami commun, le secrétaire de son excellence, me prie de me mettre à votre disposition, monsieur, dit le préfet après avoir lu. Je serai très heureux d'obliger un homme de votre valeur. Veuillez m'apprendre en quoi je puis vous être utile.

—Je voudrais avoir des renseignements précis sur une personne née à Dijon.

—Un homme ou une femme ?

—Un homme.

—Qui s'appelle ?

—Paul Harmant.

—Ce nom m'est inconnu, mais si vous avez la date exacte de sa naissance, il sera facile de vous renseigner en demandant communication de son casier judiciaire au procureur de la République.

—Cela ne suffira certainement pas, mais il est toujours bon de consulter cette pièce.

—Veuillez me donner le nom et la date.

Le préfet se prépara à écrire, et l'artiste, ouvrant son portefeuille et parcourant des yeux une page sur laquelle se trouvaient un grand nombre de notes, dicta :

—"Paul Harmant, né le 22 avril 1832 à Dijon, fils de César Harmant, et de Désirée Claire Soliveau.

—Son état ?

—Mécanicien.

—C'est à merveille.

Le préfet frappa sur un timbre. Un huissier parut aussitôt.

—Ceci au procureur de la République ou à son substitut, lui dit le fonctionnaire en lui donnant le papier qu'il venait d'écrire, et rapportez la pièce en question.

—Bien, monsieur.

L'huissier sortit.

—Vous avez besoin, m'avez-vous dit, de renseignements plus détaillés que ceux du casier judiciaire ? reprit le préfet.

—Oui, monsieur.

—Des renseignements intimes ?

—C'est cela.

—Eh ! bien, j'ai sous la main la seule personne peut-être qui puisse vous les donner. C'est un vieil employé de la préfecture, un homme de soixante-dix ans, doué d'une mémoire prodigieuse, et que je garde dans les bureaux malgré son âge, car il mourrait certainement le lendemain du jour de sa mise en retraite. Rien ne s'est passé à Dijon, depuis plus de cinquante ans, qu'il n'ait su et dont il ne se souvienne.

LXXII

Le préfet sonna de nouveau et dit au garçon de bureau qui se présentait :

—Envoyez-moi monsieur Rouget.

Un instant après, le vieil employé entra dans le cabinet, après avoir frappé discrètement à la porte.

—Monsieur le préfet m'a fait l'honneur de me mander auprès de lui ? fit-il en saluant.

—Oui, monsieur Rouget ! Je voudrais avoir de vous quelques renseignements.

—Sur une personne ou sur une chose ?

—Sur une personne née dans ce pays.

—Aux ordres de monsieur le préfet. De quoi s'agit-il ?

—D'un nommé Paul Harmant, répondit Etienne Castel. Rouget, pendant quelques secondes, consulta sa mémoire, puis il dit sans hésiter :

—Paul Harmant, si je ne me trompe, est né à Dijon en 1832.

—Vous ne vous trompez pas.

—Sa mère était une Soliveau. Couturière, je crois ?

—C'est cela.

—Son père et sa mère sont morts, à peu de distance l'un de l'autre. Sa mère la dernière. Il y a vingt-quatre ans environ. Paul Harmant était fils unique.

—Il habite Dijon ?

—Non, monsieur. Ses parents lui trouvant une intelligence rare, le mirent à l'école de Châlons, d'où il sortit dans un bon rang. C'était un brave garçon, un franc Bourguignon, la tête seulement un peu près du bonnet ! Il partit à l'étranger.

—Où il est mort, n'est-ce pas ?

—Du tout, monsieur. Du tout !

—Qu'est-il devenu ?

—Il a fait fortune en devenant l'associé d'un grand industriel à New-York. Ce sont les journaux qui m'ont appris cela, car on parle de lui dans les journaux, oui, monsieur.

Dans ce moment il est à Paris où il a créé, paraît-il, une usine merveilleuse. Ah ! j'avais prêté cela à son père.

—Vous avez connu personnellement Paul Harmant ?

—Je l'ai connu quand il était tout jeune, et il promettait de devenir un gaillard remarquable, et il a tenu parole.

—Et vous êtes certain que Paul Harmant de Paris est bien celui que vous avez connu ?

—Parfaitement certain, puisqu'il était le seul de son nom.

—N'avait-il point de famille à Dijon ou ailleurs ?

—Il avait un cousin, le neveu de sa mère Désirée Soliveau.

Etienne Castel devint particulièrement attentif.

—Et ce cousin demanda-t-il.

—Ovide Soliveau, un chenapan, monsieur, qui a été condamné par coutumace, à trois ans de prison pour vol, il y a vingt-quatre ans, et qui, depuis, a dû aller au bagne. Voilà toute sa parenté. Triste parenté, vous le voyez, monsieur. Est-ce qu'on vous avait dit que Paul Harmant était mort ?

—On me l'avait affirmé.

—On se trompait en l'affirmant.

(La suite au prochain numéro.)

L'ART DE BIEN VIVRE

*Beignets de pommes de terre.*—Pilez des pommes de terre cuites sous la cendre, ajoutez une cuillerée d'eau-de-vie, du beurre et un peu de crème, liez cette pâte avec un jaune d'œuf et remuez-la longtemps pour lui donner de la consistance. Faitez après des boulettes, roulez-les dans la farine et faites frire ; servez chaud et saupoudrez de sucre fin.

*Caneton aux navets.*—Quand vous aurez vidé, flambé et troussé votre canard, préparez un roux et faitez-y revenir votre canard ; versez-y ensuite deux cuillerées à pot de bouillon. Retournez votre canard dans son mouillement jusqu'à ce qu'il bouille, mettez-y alors un bouquet de persil et ciboule. Faitez sauter des navets dans du beurre, jusqu'à ce qu'ils soient blonds, laissez-les égoutter et mettez-les avec le canard lorsqu'il sera aux trois quarts cuit ; laissez aller le tout à petit feu, dégraissez la sauce et versez.

LE MARIAGE CHEZ LES TURCOMANS

Le général sir Peter Lumsden, revenu d'Afghanistan, après avoir joué le rôle que l'on sait dans le conflit anglo-russe, a fait une intéressante conférence à Londres sur les mœurs de la population turcomane qui habite le nord de Hérat.

D'après un récit, les femmes turcomanes sont de bonne heure habituées au travail. Lorsqu'elles sont fiancées, elles confectionnent elles-mêmes leur trousseau, et, autant que possible, les articles de leur futur ménage, y compris même les tapis et les meubles. La coutume locale veut, qu'avant le mariage, le fiancé paie un gage aux parents de sa future ; ce gage consiste d'ordinaire en un cadeau de cent moutons, mais le futur époux peut aussi payer en espèces et en une ou plusieurs fois. Après s'être entendu à cet égard avec les beaux-parents, le futur organise, pour célébrer son prochain mariage, des courses de chevaux ou autres fêtes, auxquelles il convie ses amis. Puis il équipe un chameau qu'il envoie à sa future, et qui doit jouer un certain rôle le jour des noces.

Ce jour-là, la fiancée s'assied sur un tapis devant une tente, entourée des membres de sa famille. La famille du futur vient alors la chercher pour l'emmener ; mais les amis de la fiancée s'opposent à ce qu'on leur enlève la jeune fille et repoussent les parents du futur en leur jetant à la tête des œufs crus et autres projectiles ; les femmes plus âgées prennent part à la lutte en jetant dans la mêlée des citrons et des raisins, et la mêlée devient générale.

Au milieu de la bataille arrive le fiancé, qui s'élanche parmi les groupes de belligérants, délivre sa future et la hisse sur le chameau dont nous avons parlé tout à l'heure. Chacun se hâte de mettre bas les armes et le fiancé d'emmener sa bien-aimée, au milieu des félicitations et des cris de joie de l'assistance abattue et contrite.

UN CONSEIL PAR SEMAINE

Voici un moyen tout simple, mais infaillible, pour nettoyer vos carafes et vos flacons en verre ou en cristal : vous coupez une pomme de terre en petits morceaux que vous introduisez dans vos flacons, vous y ajoutez de l'eau fortement mélangée de vinaigre, vous secouez en tous sens afin que les morceaux de pomme de terre passent à plusieurs reprises sur toutes les parties intérieures de votre cristal, vous videz et rincez ensuite avec de l'eau claire. Lorsque l'intérieur est parfaitement nettoyé, vous frottez l'extérieur de vos flacons avec les morceaux qui ont déjà servi, puis vous lavez.

RÉCRÉATIONS DE LA FAMILLE

No 161.—ÉNIGME-SONNET

Mon existence est un problème ;  
Nul ne me voit, nul ne m'entend,  
Et plus d'un philosophe même  
En me discutant se méprend.

Personne à son gré ne me prend ;  
Quand vient le créancier suprême.  
Pourtant tout le monde me rend,  
Beaucoup avec un mal extrême.

J'entends déjà plus d'un lecteur  
Qui crie : " Arrêtez, cher auteur,  
Le mot c'est : Esprit, nul n'en doute."

Mais je vous assure que non ;  
Regardez donc dans un canon,  
Tant pis si vous n'y voyez goutte.

No 162.—FANTAISIE-ANAGRAMMATIQUE

Transposer les lettres de la phrase suivante, afin d'obtenir, par une combinaison nouvelle desdites lettres, le titre d'un événement historique et religieux :

SON MALADE SI SAGE DORT.

SOLUTIONS :

No 159.—Le mot est : Carte.

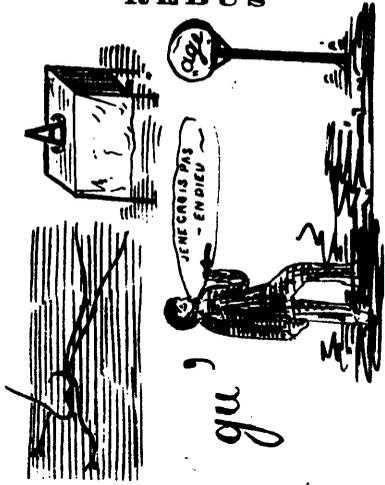
No 160.—Les mots sont : Abbé et Bêbé.

ONT DEVINE :

Rébus.—Jacques Trudel, Ottawa ; Misael Martin, Montréal ; Un canadien, Jacksonville (Floride) ; Mlle A. M. Langevin, Montréal.

On demande quatre chose à une femme : que la vertu habite dans son cœur, que la modestie brille sur son front, que la douceur coule de ses lèvres, que le travail occupe ses mains.

REBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

Le chat et le chien sont des animaux domestiques

CHOSSES ET AUTRES

—La Chambre fédérale sont convoquées pour le 25 février.

Un nouveau concile provincial sera tenu à Québec, le 30 mai prochain.

L'argent perd plus d'âmes que le fer ne tue de corps.

Un statisticien a calculé qu'en général un homme dépense par année pour ses vêtements \$19 de plus qu'une femme.

"Voyons, ma petite Eva, veux-tu que je te donne la Foi, l'Espérance et la Charité, en sucre?" "En sucre... j'aimerais mieux les douze apôtres!"

Un morceau de pain planté au bout du couteau avec lequel vous pelez vos oignons empêche les yeux de se remplir de larmes. Un meilleur moyen encore c'est de trancher vos oignons sous l'eau, dans un plat profond.

Il y a quelques jours, un homme a fait son apparition dans les rues de Denver (Colorado), conduisant un bel attelage double de chevreuils, valant \$1,500, et capables de parcourir cent milles par jour.

Depuis six siècles, l'Ordre des Franciscains a donné à l'Eglise 24 saints et bienheureux, 1,500 martyrs, 13 papes, 60 cardinaux, 4,000 archevêques et évêques, 6,000 auteurs. Il y a en ce moment 25,000 franciscains dans les missions, et on peut ajouter à ce chiffre un millier de capucins.

Les Romains étaient si désireux d'encourager le mariage, qu'ils punissaient les célibataires en les rendant inhabiles à recevoir quelques legs ou héritage, excepté de leurs proches parents; et les personnes mariées, mais qui n'avaient pas d'enfants, ne pouvaient prendre que la moitié de l'héritage.

Dans l'estomac d'une morue de 37 livres, vendue sur un marché de poisson, au Danemark, on trouva une autre morue de 15 pouces de long et un canard bien gros et gras, parfaitement frais et apparemment avalé en vie et tout rond. A l'exception d'un coup de dent sur le cou, le canard ne portait pas de blessure.

**LE VOLEUR.** journal artistique, littéraire et d'actualité, 59e année d'existence. Ce journal, essentiellement destiné à la famille, reproduit les meilleurs romans français parmi ceux qui peuvent être lus par tous, des articles d'actualités sur les hommes marquants contemporains, et sur les événements du jour une chronique spirituelle sur les faits de la semaine, et enfin un article de mode pour les mères de famille. *Le Voleur* paraît toutes les semaines, à Paris, 18, rue de l'Ancienne-Comédie.



LOUIS CYR, L'HERCULE CANADIEN.

"JOHNSTON'S FLUID BEEF."

SOUVENIR

Nos lecteurs savent qu'il n'y a pas de meilleurs souvenirs de famille que le portrait de nos chers défunts. C'est une seconde mémoire du cœur que l'on met sous les yeux de nos parents et amis. Nous leur présentons donc aujourd'hui un artiste de grand talent,

**MONSIEUR HENRI LARIN,**

NO 18, RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL

**VICTOR ROY**

**ARCHITECTE,**

No 26, rue Saint-Jacques, Montréal

**FRANK LESLIE'S ILLUSTRATED,** journal illustré, publié à New-York, contient 8 pages de texte et 8 pages de gravures. Prix d'abonnement: un an, \$4; six mois, \$2. S'adresser aux Nos. 53 et 55, Park Place, New-York, Etats-Unis.

Imprimerie et Lithographie GEBHARDT-BERTHIAUME, 28 et 30, rue St-Gabriel

CARTES A JOUER

Les propriétaires du MONDE ILLUSTRÉ peuvent fournir aux familles et au commerce en général de

JOLIES CARTES A JOUER

aux prix modiques suivants:

1ere qualité.	2me qualité.
La grosse..... \$10.00	\$7.50
La douzaine..... 1.00	0.80
Le jeu..... 0.15	0.10

Les commandes de la ville et de la campagne exécutées avec diligence. Conditions: comptant.

BERTHIAUME & SABOURIN,  
30, rue St-Gabriel, Montréal.

ETABLISSEMENT DE 1RE CLASSE

**LEFRANCOIS FRERES,**  
614, Rue Ste-Catherine,  
MONTREAL

Assortiment complet et choix de fourrures de toutes sortes. Ordres exécutés à court délai.

EAU MINERALE DE SAINT-LEON

Si vous souffrez d'indigestion, buvez l'EAU DE SAINT-LEON après chaque repas, et à jeun pour la constipation. En buvant cette eau merveilleuse vous éviterez la Picote et autres maladies contagieuses.

E. MASSIQUETTE & FRERE,  
Seuls agents pour Montréal,  
217, rue St Elizabeth.

(Téléphone No. 810 A.)

ESSAYEZ

L'Amplificateur Viger

Pour embellir le son et la vibration de votre Piano, Orgue ou Harmonium. S'adresser par lettre ou personnellement chez

**SEYMOUR & CIE,**

688, Rue Craig, Montréal, 688

La Cie de Lithographie et d'Imprimerie

**GEBHARDT-BERTHIAUME,**

No 80, Rue St-Gabriel, Montréal

Impressions de toutes sortes en lithographie et en typographie exécutées avec soin sous le plus court délai.

Pancartes, Cartes d'affaires, Programmes, Lettres Funéraires Circulaires, Affiches, etc. Factums imprimés promptement et à bas prix.

TOUJOURS EN MAINS:

Blancs pour avocats, notaires et pour les municipalités. Etiquettes pour épiciers, droguistes, etc.

**ILLUSTRATED SPORTING WORLD,** journal illustré, contenant 8 pages de texte et 8 pages de gravures. Prix d'abonnement: un an, \$4; six mois, \$2; trois mois, \$1. S'adresser au No 312, Pearl Street, New-York.

LE MONDE ILLUSTRÉ est publié par Berthiaume & Sabourin, éditeurs-propriétaires. Bureau: rue Saint-Gabriel, No 30, Montréal.